



CLASSIQUES
GARNIER

« Sommaire & Épigraphie », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne Série III*, n° 13, 1960 – 1, p. 1-1

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-12273-9.p.0005](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-12273-9.p.0005)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1960. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE MONTAIGNE

N° 13. — 1960 (Janvier-Mars)

	Pages
<i>Épigraphe</i>	1
<i>Liste des Membres de la Société</i>	2
LÉON PETIT : <i>Si Montaigne avait connu Jean Pidoux, le découvreur des eaux de Pougues</i>	7
Pierre MICHEL : <i>Le Journal de Voyage, « arrière-boutique » des Essais</i>	14
LÉON PETIT : <i>Descartes en Italie sur les pas de Montaigne</i>	22
Jacques de FEYTAUD : <i>Le danger des parenthèses</i>	34
Maurice RAT : <i>Montaigne et Michelet</i>	42
Pierre MICHEL : <i>Hugo et Montaigne</i>	47

Le Montaigne décoiffé et terriblement chauve de Thomas de Leu offre à la stupéfaction de la postérité un crâne ovoïde reposant sur la fraise avec toute la résignation d'un chef décapité sur un plat. Cette vision lugubre se prolonge, il est vrai, par un vêtement empesté qui n'est pas sans rappeler une robe de proviseur ou de professeur de faculté ; sur la poitrine s'épanouit le fameux collier de Saint-Michel, objet de tant de convoitises. Les yeux largement ouverts nuancent de mélancolie légère la pénétration de leur regard ; le nez fort et busqué en vertu, peut-être, de l'atavisme maternel surplombe une moustache trapézoïdale d'un noir d'encre qui accentue le ferme dessin de la bouche ; le creux du menton s'orne d'une mouche, selon l'usage anachronique des généraux du second Empire.

Et puis il y a le Montaigne assis, en face de la Sorbonne, croisant ses maigres cuisses sous son ceil désolé. La chaire lui manque pour dissimuler la plus ingrate partie de son anatomie ; il est hors de la citadelle où on le commente, portant ainsi la peine d'avoir si mal parlé des professeurs. Les embrassades d'étudiantes, reconnaissables aux traînées rouges, qui, le lendemain de studieuses orgies, sillonnent ses joues, le consolent mal de son indignité universitaire. Tandis que Guillaume Budé règne au moins sur les frondaisons du Collège de France, Montaigne, pour regarder la rue des Écoles, est obligé de tourner le dos à un square. De là cet air de profond ennui.

Peintres et sculpteurs ont, bien entendu, échoué à restituer l'image du plus « trivial » de nos écrivains. Il n'est pas un chapitre des *Essais* qui n'entreprenne un portrait de l'auteur ; l'art des retouches et des repentirs dans le tracé d'une physionomie, la sienne, toujours présente à travers celles des autres, car pour lui tout est visage, qui, mieux que Montaigne, sut le pratiquer ? Fier de son estampe, Thomas de Leu reconnaît tout de même son infériorité.

Voici du grand Montaigne une entière figure ;
Le peintre a peint le corps et lui son bel esprit ;
Le premier par son art égale la nature,
Mais l'autre la surpasse en tout ce qu'il écrit.

JACQUES VIER,

Histoire de la littérature française, XVI^e siècle, livre III, chap. 3,
pp. 125-126 (Armand Colin, éd., Paris, 1959) (1).

(1) Nous publions d'autant plus volontiers ces lignes de M. le professeur VIER que le *Bulletin* n° 14 de notre Société (Avril-Juin 1960) sera consacré à une *Iconographie critique* de Montaigne due à MM. Charles Lafon et Joseph Saint-Martin, membres érudits des « Amis de Montaigne ».